

À la recherche de l'auteur de l'œuvre de Shakespeare

Quelques jours après avoir fêté le 400^e anniversaire de la mort de William Shakespeare, nous proposons deux contributions interrogeant l'identité de l'auteur des textes attribués au bourgeois de Stratford-upon-Avon. Daniel Bournoux signe une tribune virulente où il dénonce la thèse orthodoxe communément admise, en apportant, dans le sillage du spécialiste italien Lamberto Tassinari, des arguments étayés et convaincants qui démontrent pourquoi Shakespeare ne peut pas avoir écrit l'ensemble des textes qui lui sont unanimement donnés. Au-delà d'une querelle de paternité, son livre, *Le Choix du spectre*, qui explore l'hypothèse-Florio, est également une magnifique

lecture, une réinterprétation et une réévaluation de l'œuvre aveuglément diffusée sous le nom de Shakespeare. En contrepoint, nous proposons un article de Thierry Gillybœuf relatif au texte de Mark Twain qu'il vient de traduire, *Shakespeare or not Shakespeare*, dans lequel l'auteur des *Aventures de Tom Sawyer* s'aventurerait déjà, avec beaucoup d'humour, dans cette controverse au tout début du XX^e siècle. Nous souhaitions publier ici une troisième contribution, favorable aux thèses stratfordiennes, mais, malgré notre insistance, aucune de nos invitations et propositions n'a pu aboutir... Le débat n'aura donc malheureusement pas lieu ici. (G.P.)

PERPLEXITÉS SHAKESPEARIENNES

Par Daniel Bournoux

TRIBUNE

Dans mon ouvrage *Shakespeare. Le Choix du spectre* comme autour de sa publication, dans divers articles ou entretiens à la radio, je m'interroge sur les conditions d'un surprenant mensonge: comment se fait-il qu'on sache si peu de choses sur la vie d'un des auteurs que nous aimons le plus, comment peut-on accepter la fable qui fait du bourgeois enrichi de Stratford-upon-Avon le père de textes aussi considérables, comment enfin cette mystification a-t-elle perduré et prospéré jusqu'à cette année du quatre-centième anniversaire, où l'on enterre une nouvelle fois «Shakespeare» dans un cercueil qui n'est probablement pas le sien?

Ce soupçon n'est pas nouveau, et une impressionnante succession d'esprits éminents ont mis en cause l'identité du «Barde», parmi lesquels Mark Twain, Henry James, Charles Dickens, Sigmund Freud, Charlie Chaplin, John Gielgud ou Jorge-Luis Borges... Il n'est donc pas déplacé ni particulièrement osé de reprendre ce dossier, même si cela fait hurler au sacrilège quelques âmes dévotes. Pour ma part, j'ai plusieurs fois énuméré les raisons de mon étonnement, que je dirai

«médiologique»: il faut pour créer (imaginer, apprendre, se souvenir ou simplement rêver...) des conditions matérielles qu'une exégèse idéaliste sous-estime, ou simplement oublie. Dans le cas de «Shakespeare», dont la critique depuis qu'elle s'applique à ses textes avec les soins que l'on sait a énuméré les sources, il est évident que celles-ci supposaient l'acquisition et le maniement d'une vaste bibliothèque: notre Barde est un braconnier (comme ses collègues contemporains d'ailleurs), il prend son bien partout où il le trouve, et notamment chez des auteurs italiens pour une moitié environ de ses pièces. Or trois d'entre elles, *Othello*, *Le Marchand de Venise* ou *Mesure pur mesure* furent représentées sur la scène anglaise avant que leurs «pilotis» italiens n'aient été traduits: comment un Shakespeare qui, de l'avis de ses biographes, ne maniait pas les langues étrangères, dont le testament ne montre aucun livre (ni aucune préoccupation spirituelle), et qui laissa sa femme et ses deux filles largement illettrées, eut-il accès à de pareilles connaissances? Comment la critique explique-t-elle la présence et la récurrence de la culture italienne dans son œuvre? Mais aussi les emprunts très étendus aux Écri-

tures saintes, dont «Shakespeare» semble pétri (très au-delà des lectures et réminiscences tirées du catéchisme ou de l'office dominical), comment explique-t-on chez lui la culture intime de la Cour et des Grands, dont il semble partager non seulement les intérêts monarchistes mais les divertissements, les tours de langue, les sports ou le goût des armes? D'où proviennent ses nombreuses références à

Montaigne, ou à des auteurs italiens comme Boccace, l'Arétin, Machiavel ou Bruno? D'où la musique si souvent citée et jouée sur son théâtre lui est-elle venue, lui qui n'avait pas un instrument à léguer dans son testament mais dont la langue, comme le relève Borgès, est une musique orale? Etc. Je me posais déjà ces questions, à la suite du film *Anonymous* de Richard Emmerich paru en 2012 (qui attribue

Daniel Bournoux
SHAKESPEARE
Le Choix du spectre



LES IMPRESSIONS NOUVELLES

l'œuvre de Shakespeare à Edward de Vere, dix-septième Comte d'Oxford), quand la lecture fortuite du livre de Lamberto Tassinari John Florio, *The Man who was Shakespeare* (2003, aujourd'hui traduit au Bord de l'eau sous le titre *John Florio alias Shakespeare*) me fit l'effet d'une révélation. Florio mais déjà son père Michel Angelo, un migrant italien d'origine juive d'abord frère français puis converti au calvinisme, trouvèrent refuge à Londres où ils développèrent une carrière d'enseignants de langue auprès de la gentry puis à la Cour, mais ils furent surtout d'ardents lexicographes, collecteurs de proverbes et traducteurs. Le cœur de l'argumentation de Tassinari, qui mérite qu'on la lise pour prendre la mesure du vocabulaire de Shakespeare et de ses racines croisées, repose sur la lexicographie, et le relevé des mille emprunts à l'italien qui surgissent au fil de ce théâtre, comme ils figuraient

déjà dans les copieux dictionnaires et manuels de leçons publiés par Florio, proverbes, hapax, mots forgés, toponymes et noms de personnages... Le détail est stupéfiant, et indique une intense fréquentation entre les deux hommes, comment l'expliquer? Les biographies de Shakespeare ne mentionnent pas, ou à peine, John Florio (secrétaire particulier de la reine Anne, femme de Jacques, il vécut vingt ans de plus que le soi-disant Barde), elles ne s'attardent aucunement sur l'hypothèse de leurs relations, ce qui surprend quand on saisit l'ampleur des emprunts qui circulent de l'un à l'autre. Mais pourquoi parler d'emprunts, ou de deux hommes, ne peut-on faire l'hypothèse que *Florio fut Shakespeare*?

Ce fou de mots, par ailleurs snob et pétri de culture aristocratique, fin connaisseur de musique, de théâtre (il organisait les divertissements à la cour

de Jacques), possesseur d'une (pour l'époque) immense bibliothèque et d'ailleurs polyglotte (il parlait et lisait sept langues, et fut notamment le traducteur de Montaigne)..., en avait l'énergie et les moyens intellectuels. Il faut en effet insister sur ce point: les savoirs encyclopédiques mobilisés par l'œuvre de Shakespeare sont profonds, ils ne résultent pas d'un grappillage dans l'air du temps, mais d'une culture qui donne depuis au moins deux siècles du fil à retordre à des générations de lettrés et d'interprètes (linguistiques, théâtraux); cet auteur, l'un des plus étudiés de tous à travers le monde, fut donc lui-même un super-lettré, doué de connaissances et d'exigences intellectuelles et morales que le pauvre mot de génie n'explique pas. Et dont l'inspiration ne se limitait évidemment pas aux livres (pourtant nécessaires): l'expérience dont témoigne cette œuvre suggère une vie pleine de dan-

ger, ou du moins exposée, et elle retentit aussi des souffrances de l'exil, fort étrangères au lourdaud de Stratford qui ne sortit jamais de son île.

Etonnons-nous, devant de pareilles questions, de la placidité de la critique officielle, forte de la seule *doxa* attachée à l'autorité de la chose jugée, et qui nous accuse de «conspirationnisme», ou de billeversées. Il faudra bien pourtant qu'on en vienne à considérer l'hypothèse-Florio; elle ne résoud certes pas tout les mystères qui entourent l'élaboration de cette œuvre, mais elle mérite mieux que le refus arrogant de nos spécialistes, ou leur froid silence. §

Daniel Bougnoux est philosophe, auteur de *Shakespeare. Le Choix du spectre* (Les Impressions nouvelles, 2016).

STRATFORD-UPON-MISSISSIPPI

Par Thierry Gillyboeuf

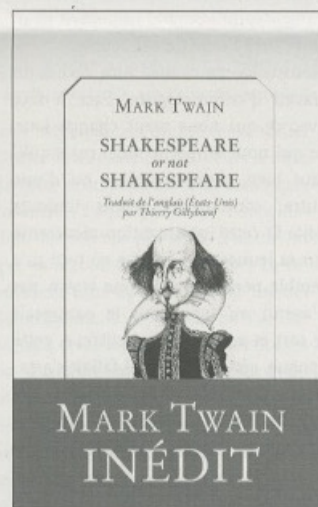
LECTURE

Alors qu'il est en train de lire *Le Roi Lear* à l'été 1922, c'est un André Gide agacé qui se récrie: «Vraiment, les Anglais ont une façon irritante de louer sans restriction Shakespeare». Depuis quelques décennies, l'auteur et comédien de Stratford-upon-Avon est, en effet, l'objet d'un tel culte de la part de ses compatriotes, qui n'hésitent pas à voir en lui le plus grand écrivain de tous les temps, que le dramaturge irlandais George Bernard Shaw forgera le terme de «bardolatry» pour désigner cet engouement confinant au fanatisme. Pour autant, Gide n'entre pas dans la querelle autour de la paternité des œuvres de Shakespeare qui fait rage depuis presque aussi longtemps en Europe – en 1919, Abel Lefranc, un professeur du Collège de France, avait publié une somme sur ce sujet qui en déduisait que les pièces de Shakespeare devaient être attribuées au comte de Derby – qu'aux États-Unis d'où sont venus les premiers assauts contre le mausolée shakespearien. C'est l'écrivain américain Joseph C. Hart, auteur du premier roman baleinier seize ans avant *Moby Dick*, qui, en 1848, dans *The Romance of Yachting*, après avoir relevé une erreur de topographie marine dans *Un conte d'hiver*, est le premier à émettre l'hypothèse que Shakespeare n'est qu'un «simple

factotum du théâtre». Huit ans plus tard, une femme au patronyme prédestiné, Delia Bacon, grande amatrice de théâtre, s'emploie à démontrer que les pièces de Shakespeare ont été écrites par une «clique de politiciens déçus et vaincus» sous la houlette de Francis Bacon.

Or, à la même période, un jeune homme d'une vingtaine d'années, Samuel L. Clemens, apprenti batelier sur un vapeur du Mississippi, découvre dans le même temps que ce métier l'œuvre de Shakespeare dans des conditions pittoresques. Le copilote du *Pennsylvania*, un certain George Ealer que le futur Mark Twain célébrera dans *La Vie sur le Mississippi*, lui récite de longues tirades du barde de Stratford, émaillées d'ordres tonitruants et d'injonctions fleuries. Puis, l'apprenti et son maître se livrent à de longues joutes verbales, dans lesquelles le jeune Twain se fait l'avocat du diable en défendant mollement d'abord, puis avec conviction, la théorie baconienne, à laquelle il se rangera définitivement, au point d'y consacrer un ouvrage, *Is Shakespeare Dead?* (1909).

Si de très nombreux essais ont été consacrés à la paternité des œuvres de Shakespeare, que ce soit pour la contester ou pour l'étayer, aucun ne possède la force comique de celui de Mark Twain. Son humour corrosif ne



vient en rien gêner la pertinence des arguments avancés; au contraire, il contribue efficacement à faire ressortir l'impossibilité voire l'absurdité de la légende du petit Will de Stratford-upon-Avon, monté à Londres et devenu en un tournemain le plus grand écrivain de tous les temps sans laisser la moindre trace dans la mémoire de ses contemporains. À aucun moment, Twain ne remet en cause la valeur du théâtre de Shakespeare. Mais, sans pour autant apporter d'éléments nouveaux au débat, il établit un parallèle entre Jésus et ce dernier, les deux «grands hommes» sur lesquels on

possède si peu de faits avérés. Pour lui, les zélés de Shakespeare sont les apôtres d'un nouvel évangile.

Mais les raisons pour lesquelles Twain s'est lancé dans cette polémique restent énigmatiques, même à ses propres yeux: «Dès le commencement de la controverse Bacon-Shakespeare, j'ai été du côté Bacon et souhaité voir désarçonné notre majestueux Shakespeare. Mes raisons à cette attitude peuvent avoir été bonnes comme elles peuvent avoir été mauvaises, toujours est-il qu'elles m'ont fortement influencé». Jusqu'où l'identification a-t-elle joué? Bacon a ses faveurs car, comme lui, il a connu des revers de fortune et perdu des êtres chers. Et Shakespeare pourrait bien être un prête-nom comme Twain, après tout. Certes, l'absence de preuves matérielles et les contradictions biographiques mises en avant par Twain jettent le trouble dans les esprits. Mais c'est sans doute un contemporain de ce dernier, Ralph Waldo Emerson, qui a su trouver le fin mot de cette insoluble énigme: «Shakespeare est le seul biographe de Shakespeare, et même lui ne peut rien nous dire, si ce n'est au Shakespeare qui est en nous». §

Thierry Gillyboeuf a traduit *Shakespeare or not Shakespeare* de Mark Twain (Le Castor Astral, 2016).